

LA MANDRAGORE

NOTE D'INTENTION

Une très jeune fille noire pose à demi nue pour une carte postale qui flatte les fantasmes exotiques. Quoi de plus naturel au début du XXème siècle où l'on prête aux indigènes « la sensualité brûlante qui ne s'allume qu'aux feux des Tropiques ».

Cette photo m'a profondément troublée. Je me suis alors penchée sur notre passé colonial, et particulièrement sur les expositions coloniales qui, succédant aux foires aux monstres, ont sillonné l'Europe et les Etats-Unis avec un succès énorme. On y montrait les indigènes dans leur habitat reconstitué, vêtus comme les occidentaux pensaient qu'ils l'étaient en leurs lointains pays, sans tenir compte des rigueurs du climat. Congolais grelottants en pagne sous la pluie de Bruxelles, ou Inuits mourant de chaleur dans leurs vêtements en peau de phoque l'été à Washington.

Ces troupes voyageaient au gré de leurs « agents », et si l'on trouve de très nombreux documents sur les expositions, rares sont les textes qui évoquent le retour au pays des exhibés.

Ce passé douloureux, nié ou oublié, a cependant modelé le monde d'aujourd'hui, et peut-être encore, notre vision de l'altérité. Il réapparaît de temps à autre dans un événement essentiel comme le retour en Afrique en septembre 2002, des restes de Saartje Baartman, la fameuse Vénus Hottentote, ou de manière anecdotique dans le « Ya bon Banania ! ».

Mais il existe une politique de négation de l'esclavage et du colonialisme qui consiste par exemple à transformer le musée des colonies, le MAAO, en Musée de l'Immigration, comme si toutes ces populations étaient venues de leur plein gré.

Ce suintement d'une période occultée m'intéresse particulièrement, c'est pourquoi j'ai choisi de raconter la manière dont la souffrance d'Orphée et Eurydice, deux jeunes antillais du début du XXème siècle, atteint Marianne et Olivier un couple contemporain, comme vous et moi.

L'exhibition d'Eurydice lors de l'Exposition Coloniale de 1907 et la pendaison d'Orphée. Ces événements tragiques ont eu lieu dans les bois qui bordent le jardin de Marianne et Olivier. Ils remontent à la surface par l'intermédiaire de la Mandragore. Plante emblématique des romantiques allemands, Tieck, Von Arnim, Hoffmann, ... régie par des règles strictes.

L'ennui d'Olivier et les frustrations de Marianne attirent la Mandragore. Elle remplit leurs songes de la vision des jeunes amants noirs, et leur apporte une réussite sociale qui les fragilise. Marianne croit à l'inspiration, et Olivier ne reconnaît plus la frontière entre le rêve et le réel.

Cela les amène l'un et l'autre à s'interroger sur le sens de leur vie. : quel prix sommes-nous prêts à payer pour vivre nos rêves ?

La Mandragore se rapproche du fantastique à la manière de Jacques Tourneur. Elle rend d'ailleurs particulièrement hommage à *Curse of the Demon* (1957) en utilisant le train comme une métaphore.

Une certaine violence sous-tend l'histoire qui se déroule dans le cadre feutré d'une banlieue résidentielle. Comme dans *American Beauty* (1999) de Sam Mendes, ces maisons et ces jardins propres recèlent des frustrations et des haines qui ne demandent qu'à exploser au grand jour.

Véronique de Lassus Saint-Geniès